

L'amère patrie

M le magazine du Monde | 30.11.2012 à 12h28 • Mis à jour le 02.12.2012 à 19h14 |

Par Christian Roudaut/Illustrations Dan Mountford



Après des années d'éloignement, les "impats" (néologisme dérivé du mot "expat") doivent réapprendre à vivre dans leur pays. | Dan Mountford pour M Le magazine du Monde

A lire certains articles et commentaires, on croirait que la France entière prépare ses valises. D'un côté, il y a ces pauvres riches fuyant le matraquage fiscal à la sauce hollandaise. De l'autre, les pauvres pauvres lassés du chômage et des petits boulots. En septembre, un appel retentissant (et un rien grandiloquent) dans les colonnes d'un quotidien (1) incitait même la jeunesse française à quitter le vieux navire en perdition ("Jeunes de France, votre salut est ailleurs : barrez-vous !"). Malgré cette déclinologie ambiante, tous les ans, des dizaines de milliers de Français "osent" faire le chemin inverse en retrouvant la mère patrie. Après des années d'éloignement, ces "impats" (néologisme dérivé du mot "expat") doivent réapprendre à vivre dans leur pays. Car beaucoup d'entre eux souffrent d'un syndrome encore mal connu : le choc du retour, aussi appelé "choc culturel inversé" par certains spécialistes de la mobilité internationale (2).

"Ce qui m'aide à tenir , c'est de me dire que je vais repartir un jour." Corinne Béquin n'a pas de destination précise en tête. Seule certitude : elle ne veut pas rester en France. Après sept ans en Tunisie , puis quatre en Chine , cette mère de quatre enfants se sent prisonnière de sa petite banlieue de Verneuil-sur-Seine (Yvelines) qu'elle a retrouvée la mort dans l'âme : "J'ai l'impression d'avoir vieilli d'un coup. Je me sens dépressive et j'ai des crises d'angoisse. A Shanghai, c'était

très facile de se faire des amis. Ici, je suis retombée dans l'anonymat. Je me sens comme une étrangère dans mon propre pays." Etranger dans son propre pays : l'expression revient comme un leitmotiv dans la bouche des anciens expatriés. L'aterrissage est d'autant plus brutal que la période d'expatriation a été longue (on parle du "cap des cinq ans"), le pays de résidence éloigné et le retour subi.

C'est précisément dans ces conditions que les Béquin ont reposé leurs valises en France en janvier dernier. Cadre dirigeant d'une multinationale américaine, l'époux de Corinne n'a eu d'autre choix que d'accepter sa relocalisation en région parisienne, au beau milieu de l'année scolaire. Leur vague à l'âme s'est aussitôt heurté à l'incompréhension des proches : "Votre famille ne s'attend pas à ce que vous ne soyez pas heureux de rentrer, confie Pascal Béquin. Mais la réalité est que nous nous sommes habitués à vivre loin d'eux." D'autant plus que les impatriés ne font guère pleurer dans les chaumières. Leur blues du retour passe bien souvent pour des jérémiades d'enfants gâtés inconsolables après leurs adieux déchirants... aux primes d'éloignement, à la voiture de fonction et à une domesticité vibronnant dans leur vaste villa. En réalité, la grande majorité des Français de l'étranger vivent plutôt chichement, souvent sous contrat local et sans le fameux "package" qui fit les beaux jours de l'expatriation. De plus en plus d'émigrés, en général des jeunes, tentent l'aventure en solo sans être "détachés" par une administration ou une grande entreprise (3).

RETROUVER LEURS MARQUES

Dès lors, le choc du retour ne se résume pas à la perte d'éventuels privilèges, ni même aux tracasseries de l'administration française - pas toujours très flexible face à ces enfants prodiges de la République qui ont le mauvais goût de n'entrer dans aucune case. Le mal est plus enfoui, plus diffus, plus inavouable aussi. Après avoir elles-mêmes ressenti ce spleen, Solenn Flajoliet (six ans à Singapour) et Karolina Ehretsmann (huit années au Pakistan, aux Emirats arabes unis et en Angleterre) ont décidé d'aider tous ceux qui peinent à retrouver leurs marques en France. Ces deux "consultantes interculturelles" animent gracieusement des sessions d'information aux allures de psychothérapie de groupe, un peu comme s'il existait un désordre post-traumatique du retour.

Après tout, certaines grandes entreprises américaines ne proposent-elles pas un suivi psychologique pour aider les familles à se replonger dans le bain national ? Face à une trentaine de personnes récemment rentrées des quatre coins du monde, les deux intervenantes alternent conseils pratiques et recommandations d'ordre affectif. "Notre expatriation nous a changés, mais ce n'est qu'au retour que l'on en prend pleinement conscience. On a la langue mais plus les codes. Et, autant il est normal de se sentir étranger à l'étranger, autant il est difficile de se sentir étranger chez soi." Durant la session de deux heures, chacun est invité à lister les difficultés liées à son retour sur un post-it rose. Le tableau brossé n'est pas franchement de la même couleur : attitude négative, rigidité de l'administration et du système scolaire, froideur des rapports humains, assistanat et

individualisme... L'"amère patrie" passe un mauvais quart d'heure. Rien ne semble tourner rond dans l'Hexagone. Les deux expertes en retours difficiles invitent alors l'audience à "se raccrocher aux bons côtés de la France : la beauté de ses paysages et de Paris, les arts de la table, la richesse de l'offre culturelle".



Après des hauts (la lune de miel de l'arrivée) et des bas (le contrecoup du retour), la réadaptation à la vie française prendrait un an en moyenne. | Dan Mountford pour M Le magazine du Monde

La bonne nouvelle pour ces impats qui broient du noir arrive sous la forme d'une courbe sinusoïdale projetée sur grand écran. Après des hauts (la lune de miel de l'arrivée) et des bas (le contrecoup du retour), la réadaptation à la vie française prendrait un an en moyenne. Mais la règle n'a rien de mathématique, comme peut en témoigner Jean-François Scordia. Fuyant "le stress de Manhattan" où il travaillait dans l'hôtellerie, ce Breton aspirait à un rythme de vie plus paisible dans sa région natale. Mais, mois après mois, le rêve du retour aux sources a viré au cauchemar. En 2004, au bout de trois ans sans emploi, la confiance en berne et les finances à sec, il doit repartir aux Etats-Unis en catastrophe, avec son jeune fils et sa femme américaine, méditant amèrement le vieux diction "Nul n'est prophète en son pays". Lui qui avait enchaîné les postes à responsabilités dans les adresses les plus courues de New York doit revoir ses ambitions françaises à la baisse : "A l'ANPE, c'est tout juste s'ils ne m'ont pas proposé de devenir serveur. Je leur ai pourtant dit que j'avais eu jusqu'à soixante employés sous mes ordres." Avec ses phrases truffées d'anglicismes et son style très direct, "à l'anglo-saxonne", Jean-François Scordia se heurte au scepticisme des banques et des employeurs potentiels. Personne ne semble croire à la réalité de son rêve américain : "Quand je leur parlais de chiffres d'affaires de 10 millions de dollars pour un restaurant, ils pensaient que je racontais des bobards. Pour moi, c'est le signe d'un pays qui pense petit. On dirait qu'il y a une peur de progresser et de grandir ."

Par frilosité et conservatisme, la France se prive-t-elle de tous ces talents extérieurs qui ramènent dans leurs bagages des idées nouvelles et un regard neuf

sur leur vieux pays ? C'est le sentiment de bon nombre d'impats, frustrés de constater le faible intérêt que suscite leur expérience à l'étranger. Ces derniers ne servent pas toujours leur cause en entonnant un peu trop systématiquement le sempiternel refrain du "c'était mieux ailleurs" si exaspérant aux oreilles de leurs compatriotes restés dans l'Hexagone, c'est-à-dire l'immense majorité. Cela étant, les Français émigrent de plus en plus. Leur nombre à l'étranger est aujourd'hui estimé à 2,5 millions. D'où peut-être la nécessité d'aider un peu plus tous ceux qui le souhaiteraient lorsqu'ils rentrent au pays... D'ailleurs, combien sont les impatriés ? Nul ne le sait réellement, en l'absence d'un outil statistique fiable recensant ce type de mouvements migratoires. Difficile du coup de mesurer l'impact de la crise. En 2008, les médias avaient fait grand cas du retour piteux des cow-boys de la finance fuyant Londres, New York et Francfort pour venir panser leurs plaies en France, parfois aux frais de la République. Mais rien n'indique un mouvement massif de repli sur les bases françaises pour cause de crise mondiale. "Tant que le chômage est à 10 %, je n'imagine pas un rush. Le chômage des jeunes, en particulier, est très élevé ici malheureusement", analyse Hélène Conway-Mouret, la ministre des Français de l'étranger.

"POINTS DE BLOCAGE"

Rien ne vaut le vécu. Après vingt-cinq ans passés en Irlande, cette ancienne universitaire de l'Institut de technologie de Dublin est plus sensibilisée que ses prédécesseurs à la problématique de l'impatriation : bien que ministre, elle doit ferrailer avec l'administration française pour obtenir la carte grise de sa Peugeot 406 ramenée d'Irlande . Et cherche à convaincre ses collègues du gouvernement (notamment de l'Intérieur, de l'Education nationale, des Affaires sociales) de la nécessité de déverrouiller les "points de blocage" qui compliquent la réinsertion : "Pour moi, la mobilité, ça se passe dans les deux sens. Vous partez, c'est très bien, vous servez la France à l'étranger. Quand vous revenez, on doit vous montrer que l'on valorise ce que vous avez acquis. On a un guichet pour sortir , on peut bien avoir un guichet pour rentrer !"

Si beaucoup d'impats se désolent de l'état dans lequel ils ont retrouvé leur pays, d'autres apprécient les avantages qu'offre encore notre "chère" République avec d'autant plus de force qu'ils en ont été privés durant des années. C'est le cas de Louisa Zanoun , historienne et chercheuse en poste à la London School of Economics (Londres), puis à l'université Concordia (Montréal). Cette fille de harkis, qui se voit comme "un pur produit de l'école républicaine", tenait absolument à scolariser sa fille, aujourd'hui âgée de 8 ans, dans un établissement français. Rentrée en juillet 2010 après douze ans à l'étranger, elle a redécouvert "un rapport à la culture " qu'elle ne trouvait pas au Canada . Aujourd'hui, cette Montreuilloise d'une quarantaine d'années s'émerveille du goût hexagonal pour le débat : "Les gens sont intéressés par ce qui se passe dans la sphère publique. En France, tout le monde a une opinion sur quelque chose."

Un contraste bienvenu, selon elle, avec les sujets de conversation passe-partout

choisis pour ne fâcher personne dans les pays anglo-saxons. Louisa Zanoun n'ignore pas les travers nationaux, et particulièrement parisiens. Elle cite pêle-mêle l'agressivité, le manque de savoir-vivre et de courtoisie, les rapports sociaux tendus, l'incivisme... Mais les bruits de la comédie humaine à la française lui arrivent désormais avec un son étouffé : "Je regarde tout ça avec une sorte de détachement. Celui que j'avais à l'étranger et que j'ai gardé." Son long séjour hors du bocal national a été pour Louisa Zanoun comme un détour anthropologique qui lui a fait considérer les choses sous un autre angle. Alors, à tous les Français trop facilement insatisfaits, elle a ce message simple à faire passer : "Allez voir ce qui se passe ailleurs. Partez !" Partir ? Mais pour mieux revenir .

Christian Roudaut/Illustrations Dan Mountford

Références

- (1) <http://barrez-vo2.us>, pétition signée le fondateur des Dîners de l'Atlantique Félix Macquard, le journaliste Mouloud Achour, le rappeur Mokless dans Libération du 3 septembre 2012.
- (2) A lire : Expatrié. Rêve et réalité, de Jean Pautrot et Yves Girouard (éd. Liaisons, 2004).
- (3) Contrairement à une idée répandue, le terme "expatrié" ne désigne pas que les Français envoyés par une entreprise ou une administration, mais aussi tous ceux qui tentent une aventure individuelle à l'étranger.